

Boris Schreiber, une œuvre dans les tourments du siècle. Sous la direction de DENIS PERNOT. Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. Écritures, 2013. Un vol. de 125 p.

Cet ouvrage regroupe les communications prononcées lors de la première journée d'études française consacrée à l'œuvre de Boris Schreiber, romancier d'origine russe, qui se sentait « mal juif ». C'est un écrivain méconnu, dont les premiers romans n'ont jamais été réédités. Il a écrit une dizaine d'œuvres d'imagination, mais c'est essentiellement sur l'œuvre autobiographique que porte le collectif.

Le volume s'ouvre sur une introduction de Denis Pernot qui a rassemblé ces articles. Il met bien en évidence les lignes de force des études ici réunies. Elles envisagent comment Schreiber offre l'exemple de la construction d'une posture d'écrivain maudit au XX^e siècle et quelles sont ses conséquences sur la reconnaissance littéraire, mais aussi comment l'œuvre de Schreiber se situe dans les contextes historique et littéraire de son temps. Ainsi, le collectif se propose de donner à cet écrivain une place dans l'histoire littéraire. S'ensuivent les remerciements émouvants de Nicole Schreiber, la dernière épouse de l'écrivain.

L'article de Colette Cazenobe montre l'importance du *Lait de la nuit*, roman qui innerve, selon elle, toute l'œuvre autobiographique. Le narrateur, dans un jeu de va-et-vient spatio-temporel, donne à son enfance une valeur déterminante pour sa vocation d'écrivain. Comme d'autres contributeurs ensuite, Colette Cazenobe souligne la difficile construction de l'identité de Boris Schreiber qui rejaillit sur ses personnages. Celle-ci est due à l'histoire familiale de l'auteur, mais aussi aux événements historiques, en particulier la déportation. Il est étonnant de découvrir que l'auteur projette volontiers sa trajectoire sur celle du Christ, à la fois élu et humilié. Schreiber rejoint ainsi, contre toute attente pour un écrivain d'origine juive, nombre d'auteurs de sa génération qui cherchent à sublimer de la sorte leur destin tragique ou leurs espoirs déçus.

Denis Pernot s'attache d'ailleurs à présenter Boris Schreiber en écrivain situé dans son temps. Les personnages du romancier, souvent des anti-héros, sont les représentants d'une « humanité d'«après le cauchemar» ». C'est ainsi que son œuvre peut être mise en regard avec les questionnements d'écrivains contemporains plus connus comme Robert Antelme, Jean Cayrol ou encore Georges Perec. Cet article fait découvrir, avec finesse, les qualités d'une écriture où le brouillage des repères spatio-temporels accompagne l'instabilité identitaire des personnages. De même, le rapport complexe de Schreiber à la figure de l'auteur définit un rapport au lecteur qui porte aussi les traces d'un siècle tourmenté.

Pierre Brunel constate à son tour la mise en scène d'un moi pluriel dans *Le Tournesol déchiré*, correspondant à une vie sous le signe de l'éclatement. La plupart des articles questionnent les enjeux de l'écriture autobiographique de Schreiber. Aude Déruelle évoque l'intérêt de l'enseignement du *Tournesol déchiré*, écrit à la troisième personne du pluriel, auprès d'étudiants de première année. Claude Burgelin explore en particulier *Un silence d'environ une demi-heure*. Il dévoile une intéressante réflexion sur les rapports entre l'histoire, l'Histoire et la relecture d'une vie en destin. Il aboutit ainsi à la question du regard de Dieu et de l'intertextualité biblique à l'œuvre dans l'autobiographie. Là encore domine l'instabilité, entre le sentiment d'une élection et la certitude de la damnation. Bruno Curatolo y revient dans un éclairant article qui, outre l'inscription de l'œuvre de Schreiber dans l'Histoire et dans le paysage littéraire français, envisage la projection du modèle paulinien sur sa vocation d'écrivain. C'est bien la difficile construction d'une identité personnelle autant que d'une identité d'écrivain qui surgit au fil des pages. Denis Labouret s'attache, à son tour, à situer Schreiber dans le contexte littéraire de son temps. Il le compare à Romain Gary pour le lien entre « les apprentissages du Moi » et l'expérience de l'Histoire. Les choix narratifs sont mis en relation avec le sort de l'Europe éclatée des années 1930 et 1940. Cette hypothèse féconde

rappelle et prolonge les questionnements du collectif, déjà ancien, *Le Roman et l'Europe*¹. Une fois de plus, l'écriture singulière de Schreiber n'apparaît pas isolée, elle dialogue avec son époque, fût-ce pour en dénoncer les illusions.

L'excellente analyse stylistique de Françoise Rullier-Theuret vient compléter ces réflexions sur les liens entre les troubles de la construction narrative, le bouleversement de la relation au langage et les troubles identitaires du narrateur. Elle étudie l'usage du pronom personnel de première personne dans les quatre textes autobiographiques, le recours à l'énallage de personne étant révélateur des déchirements du moi. Le dernier article, rédigé par Éric François, porte sur le Journal inédit de Schreiber tenu de 1937 à 1978, en cours de transcription. Une chronologie et un dossier iconographique complètent, enfin, le volume.

Ce collectif n'a pas seulement le mérite de faire connaître l'œuvre de Schreiber et d'en cerner les enjeux concernant l'écriture autobiographique. Les articles montrent également l'intérêt de cette œuvre du point de vue de l'histoire des mentalités : écrire sous l'Occupation, se construire dans un monde qui se délite. Car c'est bien la manière dont l'écrivain insère les grandes déflagrations historiques dans sa production littéraire qui est questionnée avec minutie au fil des articles. Cet ouvrage met ainsi sur le devant de la scène tout un pan un peu oublié de la littérature d'après Auschwitz. Le parallèle avec le « romanesque concentrationnaire » de Jean Cayrol, qui s'impose, en fournit le plus bel exemple. Le lecteur referme cet ouvrage convaincu que Boris Schreiber est vraiment un auteur à (re)découvrir.

AUDE BONORD

1. *Le Roman et l'Europe*, études réunies par Jacqueline Lévi-Valensi et Alain Fenet, Paris, Puf, 1997.